

—Momentanément, oui... J'aimerais t'avoir à mes côtés pour m'occuper de toi sans cesse, pour combattre tes humeurs noires... tes tristesses...

—Tu viens de me dire que tu étais forcé de faire de fréquentes absences.

—Sans doute... Mais puisque tu t'ennuies ici...

—Il me semble que je m'ennuierais encore davantage à Paris... quand tu n'y serais plus avec moi.

—Tu aurais du moins la ressource d'aller visiter les personnes que nous connaissons. Tu recommencerais à voir ton ami Fabien de Chatelux... Tu partagerais ses distractions... ses plaisirs...

—Non... non... père, pas cela ! J'aime mieux rester ici...

—Cependant la solitude...

—La solitude me plaît encore plus que le bruit de Paris...

—Voilà qui est au moins singulier... se dit Raymond ; il ne veut pas quitter Créteil où l'accable un ennui mortel... Pourquoi ? Allons, décidément, il me cache quelque chose...

—Tout bien considéré, père, continua Paul, je serai mieux ici avec Madeleine qu'à Paris, presque toujours sans vous... Ici, du moins, j'ai le grand air et le plein soleil... Ce serait dommage d'ailleurs de ne point profiter des beaux jours à la campagne et d'aller m'enfermer dans notre logement un peu sombre de l'île Saint-Louis. Réfléchis un peu, père chéri, et tu verras que tu penses comme moi...

—Je ferai, cher enfant, et je te laisserai faire tout ce qui te sera agréable, répliqua Raymond. Cependant j'ai formé un projet qui s'accomplira, même s'il en devait résulter pour toi une contrariété passagère...

—Quel est ce projet, père ?

—Je veux consulter au sujet de ta santé.

—Consulter un médecin ?...

—Oui, un médecin très savant... très habile... un spécialiste américain, qui vient d'arriver à Paris où il ouvre un cabinet de consultation et dont on dit déjà le plus grand bien. Je l'ai vu... je lui ai parlé de toi.

—Ah ! ça père, décidément tu me crois donc malade ?

—Malade, certes non, cher Paul, mais ta santé est délicate, tu en conviens toi-même, et tu dois trouver tout naturel que je cherche les moyens de la raffermir et de donner à ta constitution la vigueur qui lui manque. Sans cela, serais-je bon père ?...

—Tu es le plus parfait des pères et le meilleur des hommes !... s'écria Paul en jetant ses deux bras autour du cou de Raymond. Je suis prêt à t'obéir en toutes choses... à aller avec toi chez ce docteur américain...

—Et tu suivras ses conseils ?

—Oui.

—Tu te soumettras au régime qu'il prescrira ?

—Je m'y soumettrai.

—Tu prendras même ses médicaments s'il t'en ordonne ?

—De grand cœur !... Quand ce ne serait que pour te satisfaire...

—Ah ? cher enfant, quelle joie tu me causes !...

—C'est à Paris qu'il demeure, m'as-tu dit, ce médecin ?

—Oui.

—Eh bien ! rien ne m'empêchera d'aller d'ici à ses consultations, s'il a besoin de me voir plusieurs fois.

—Tu iras, tu me le promets ?

—Je te le jure.

—Alors, ce soir, après-dîner, nous partirons ensemble pour Paris... Nous nous rendrons tous deux, demain matin, chez le docteur, et il t'indiquera les jours où tu devras retourner chez lui...

—Ces jours-là, je serai exact. Mais craignais-tu donc que l'idée de voir un médecin ne m'effraye et que j'aie de la répugnance à te satisfaire ?

—Je craignais d'être obligé d'user de mon autorité sur toi.

—Tu vois que j'étais prêt d'avance à la soumission. Ta visite, décidément, m'a fait le plus grand bien. Allons déjeuner, j'ai faim.

VIII

En affirmant qu'il se sentait de l'appétit, Paul montait en core, mais il ne voulait point affliger son père en lui laissant voir à quel point la souffrance morale avait eu sur le physique une influence funeste...

Il craignait en outre de provoquer de nouvelles questions et il s'efforçait de paraître gai.

Raymond était trop clairvoyant pour se laisser prendre à cette gaieté factice.

Paul ne pouvait le convaincre de sa sincérité.

Le pauvre père avait l'absolue conviction que son fils lui cachait une douleur secrète, minant sourdement sa santé.

Ajoutons qu'il ne doutait point d'arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à pénétrer le mystère.

La journée s'écoula, rapide, sans le moindre choc entre le père et le fils.

Madeline se sentait heureuse.

Il lui semblait se retrouver à l'époque où aucun nuage n'assombrissait le ciel de la famille qu'elle regardait comme la sienne.

Raymond la mit au courant du projet formé par lui de conduire Paul chez un médecin, projet qu'elle ne pouvait manquer d'approuver de toutes ses forces.

Le soir elle conduisait presque joyeusement ses chers maîtres à la gare, et se sépara d'eux en disant au jeune homme :

—A demain, monsieur Paul... je vous préparerai un bon dîner...

Fromental et son fils restèrent assez tard à Paris, dans leur demeure de l'île Saint-Louis où le jeune homme, nous le savons, occupait une chambre indépendante de l'appartement de son père ; appartement dont il possédait néanmoins une clef.

Une fois seul, Paul retomba fatalement dans ses préoccupations habituelles.

Il se mit au lit et son sommeil fut hanté par des rêves effroyables.

Ces rêves lui montraient, à peine distinct dans la nuit sombre, le *Petit-Castel* enfoui sous les vieux arbres qui l'entouraient.

Soudain une lueur éclatante jaillit au milieu des ténèbres.

Un formidable incendie venait de s'allumer ; des langues de feu enveloppaient la villa métamorphosée en brasiers. Tout s'écroulait, et sous la voûte formée par les flammes une ombre blanche se débattait.

Cette ombre, c'était Marthe. Marthe prête à mourir dans le plus effroyable des supplices, et dont la voix l'appelait sans qu'il lui fût possible de s'élancer à son secours.

Paul se réveillait alors en sursaut, baigné d'une sueur froide, oppressé, tremblant.

Saisi de nouveau par un sommeil fiévreux, le *Petit-Castel* lui réapparaissait sous un aspect tout différent, mais non moins lugubre...

Ce n'était plus le feu, cette fois, c'était le sang.

Les murs étaient couverts de taches rouges, comme les murailles d'un abattoir ou d'un charnier, et par l'une des fenêtres de la maison sinistre Marthe tentait de s'échapper, vêtue d'une robe blanche tachée de sang, mais elle retombait expirante et Paul se réveillait encore, mouillé par de nouvelles sueurs froides et torturé par la même oppression.

Toute cette longue nuit fut pour lui un véritable martyre ; à l'aube seulement il lui devint possible, pendant une ou deux heures, de prendre un peu de repos.

Raymond, aussitôt après s'être séparé de son fils, s'était enfermé chez lui et il avait remercié Dieu.

Un sentiment complexe causait cette reconnaissance.

Malgré sa conviction que le désir de Paul de ne point s'éloigner de Port-Créteil se rattachait au secret qu'il soupçonnait, il était heureux de la détermination du jeune homme de ne pas quitter de sitôt la campagne.

Au moins ainsi l'enfant ne pourrait s'apercevoir des conti-